

L'opéra Garnier, un chef d'œuvre d'architecture

Qu'on connaisse déjà ou non l'opéra Garnier, une visite commentée est toujours la source de grandes satisfactions. Les 40 adhérents de l'ARAF IDFE inscrits à cette visite ont été séparés en deux groupes avec chacun un guide dont les brillants commentaires ont illuminé leurs yeux en cette matinée du 12 juin.

Assurément, il y avait matière à être illuminés, par l'édifice lui-même, ainsi que par tout ce qu'il recèle de lumières, d'ors, de marbres, de mosaïques, de peintures, de sculptures dans un faste impérial. En effet, c'est Napoléon III qui avait fait la commande de ce lieu d'apparat, après l'attentat dont il avait été victime en 1858 à la sortie de l'opéra Le Peletier et où il avait failli perdre la vie. Cette décision de construire une « académie impériale de musique et de danse » se situe à l'époque de l'aménagement de la Rive droite de Paris encore peu développée, environnement familier à nos adhérents qui ont visité les magasins du Printemps le 9 avril dernier.

Charles Garnier, tout nouvellement diplômé des Beaux Arts, mais sans aucune expérience, remporte les suffrages du concours d'architecture. Est-ce parce qu'il était le moins-disant ? En tous cas, celui qui avait étudié l'architecture classique conçoit l'érection d'un véritable temple grec à la gloire de l'empereur, à l'intérieur duquel un monde totalement différent répond à ses propres règles (les pôles géographiques y sont bouleversés par exemple). Les références permanentes à l'Antiquité permettent l'émergence d'un style totalement nouveau « le style Second Empire ».

Notre visite débute dans la rotonde des abonnés (de l'époque, car ce lieu n'est plus ouvert au public) où nous pressentons le monde fastueux qui s'ouvre à ces favorisés. La fontaine de la Pythie et les immenses miroirs de cette antichambre permet de vérifier sa coiffure ou sa toilette avant de monter les marches des somptueux escaliers menant à la salle de spectacle. Nous nous rendons dans celle-ci et nous installons aux meilleures places d'orchestre. En plus de la conception à l'italienne par la configuration de la salle et la couleur rouge des fauteuils et des rideaux, nous contemplons le plafond peint par Marc Chagall, commandé par André Malraux, recouvrant l'ancien plafond d'époque qui avait été noirci par des années de combustion de gaz de l'imposant lustre central. Nous bénéficions, en cette veille de première de Don Giovanni, de voir l'édification du décor monumental ? Celui-ci utilise subtilement la machinerie inventée par Garnier, pour une rotation de la scène, mais qui ne fut utilisée que bien plus tard.

Nous parcourons ensuite tous les couloirs, escaliers, rotondes, galeries, dont l'une est une quasi réplique de la galerie des glaces de Versailles, toutes décorées de mosaïques aux motifs empruntés à la mythologie.

Nous profitons, en cette année de 350^e anniversaire¹ de l'opéra de Paris, des installations de l'artiste Claude Levêque qui ont suscité bien entendu la polémique. Après les éclairages, bleus ou roses du rez de chaussée, nous voilà confrontés à deux « pneus de tracteur » dorés à la croisée des grands escaliers. Ils constituent, selon l'artiste « un dialogue constructif avec l'architecture intérieure, très structurée, mécanique organique relevant la symbolique du mouvement ».

Éblouis par toutes ces merveilles, ayons une pensée pour Charles Garnier qui, pour l'inauguration de son œuvre en 1875, c'est-à-dire sous la 3^e République, a dû acheter sa place, faute d'avoir été invité...

Françoise Moreux, déléguée régionale adjointe IDFE

¹ La fondation, par Louis XIV, de l'Académie royale de musique date de 1669.

